

Avani

Catherine Desnouveaux

Number 142, September 2014

Ridicule

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72505ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desnouveaux, C. (2014). Avani. *Moebius*, (142), 119–126.

CATHERINE DESNOUVEAUX

Avani

C'est de la fenêtre du département que je l'ai vue, ou plutôt, remarquée pour la première fois. Dans le parc, vaste jardin à la française étonnant en ces lieux, elle avait déniché un coin d'ombre herbeux et légèrement vallonné. Elle était assise là, en lotus, quelques sacs auprès d'elle. Son accoutrement paraissait coloré et défraîchi. Elle était immobile.

Je savais qu'elle était arrivée depuis peu et que son installation dans le service s'était faite sans histoires. Jusqu'alors je n'avais pas eu l'occasion de la rencontrer. Peut-être l'avais-je déjà aperçue sans lui prêter attention ? Mais maintenant, oui, je la croisais régulièrement. Elle occupait souvent un des fauteuils de la grande salle qui faisait office de salon. Seule, discrète, un fichu sur la tête laissant voir ses cheveux gris, elle imposait une distance. Peu à peu, cependant, son nom s'était mis à circuler et des incidents furent rapportés.

Une nuit, elle avait quitté l'établissement, dépassé les limites du parc pour marcher dans la ville, au grand désarroi de la soignante de garde qui avait trouvé son lit vide lors de sa tournée. Promenade de santé, accès confusionnel aigu ou quête de liberté ? Difficile de trancher. Elle ne parlait pas la langue et personne dans cette vaste institution ne parlait la sienne. On ne pouvait démêler si ses lamentations nocturnes étaient l'écho de ses prières ou de ses hallucinations.

Silencieuse et effacée, elle pouvait, lorsqu'on s'adressait à elle, tout aussi bien discourir sans fin dans cette langue étrangère ou repousser brusquement celui ou celle qui lui offrait de l'aide. Beaucoup la craignaient, ne sachant

comment la satisfaire. Sans que les raisons en soient connues, on savait que certains soignants ne pouvaient entrer dans la chambre sans être rejetés par des cris furieux, alors que d'autres étaient mieux accueillis. Ses habitudes ne correspondaient pas à la routine du lieu et elle refusait les soins habituels. Elle mangeait peu, laissant la nourriture sur le plateau, mais conservait et accumulait les desserts, cachait des objets, vaquait la nuit, refusait la douche, restait immobile des heures durant le jour, assise sur le bord de son lit. Un halo d'étrangeté l'isolait.

On s'inquiéta pour sa santé. On s'interrogea, et je rejoignis confrères et consœurs à la table des conciliabules, là où se clarifient les situations et se discutent les manières de faire. Mais selon la tournure d'esprit propre à chacun, les opinions divergeaient sur les causes de ses habitudes et sur les actes à poser pour lui porter secours. Au fond de soi, on la trouvait bizarre, mais chacun se raisonnait. Les esprits les plus scientifiques voyaient dans ses manières l'effet de quelque maladie et réclamaient un diagnostic ; les poètes se disaient plutôt séduits par une personnalité originale ; les plus tolérants pointaient des effets de culture et réclamaient de la part de tous l'accommodation. Cependant, celles et ceux qui subissaient ses récriminations et ses affres n'éprouvaient guère de compassion. Ils qualifiaient ses agissements de ridicules et se moquaient de tant de palabres.

Malgré tout, on s'entendit sur un point : il fut convenu qu'Anastasia prendrait l'affaire en main. C'était une soignante d'expérience, parmi les plus âgées, habituée aux situations difficiles et qui pouvait imposer un ordre des choses. Mais après quelques rencontres houleuses où elle lui proposa des soins, on vit Anastasia se mettre peu à peu à un rythme et à des façons de faire inattendus. Anastasia se plia à ses petites manies et à ses bizarreries. Elle l'aida à faire son lit, à le recouvrir de l'étoffe froissée sortie d'un des précieux sacs entreposés à la tête du lit, à replacer le sac à côté des deux autres, en bordure des oreillers. Chaque matin, elle prit le temps de lui démêler ses longs cheveux et de lui ajuster son fichu. Elle suivit aussi ses directives pour rehausser la table et y mettre une nappe choisie dans la commode. Ainsi installée, la table devenait un paravent

qui la dérobaît aux regards. Et puis Anastasia passa beaucoup de son temps libre à rechercher des retailles de papier et de tissu pour sa protégée, qui de rien savait faire des fleurs, qu'elle reliait en guirlandes et dont elle décorait son coin.

Grâce à la vieille soignante, la vieille hébergée faisait peu à peu son nid dans sa portion de chambre. Et c'est à force de hochements de tête, de gestes pour imiter, de dessins griffonnés, de sourires, de colères, de hurlements, de doigts pointés, de quelques mots peu à peu balbutiés, d'essais, d'erreurs, qu'Anastasia put dresser avec elle la liste de ses préférences quotidiennes.

Un jour, Anastasia lui présenta un atlas. La vieille femme tourna une à une les pages où la géographie des pays se dessinait et, s'arrêtant sur la carte d'une région, tandis que son visage s'illuminait, elle pointa. Et puis elle prononça le nom, *Avane* ou peut-être *Avani*, qu'autrefois, dans ce pays-là, on lui donnait. Avani pleura.

Dans l'établissement on ne reconnaissait plus Anastasia, cette personne qui avait bâti sa réputation sur ses qualités d'efficacité, de rendement, de sévère rectitude, même, laissant peu de place aux épanchements et aux caprices de ceux qui recevaient ses soins. Maintenant on l'apercevait pendant les courtes pauses – plutôt que faisant les cent pas comme naguère en tirant avidement sur ce qui lui restait de cigarette – assise à l'ombre du grand saule, rêvassant, elle qui n'avait jamais quitté sa terre, un atlas sur les genoux. Elle aurait voulu connaître, comprendre, habiter ces lieux lointains qui lui avaient été désignés et qui maintenant, à cause d'Avani, lui étaient devenus si étrangement familiers.

Mais les choses se gâtèrent quand Anastasia troqua la toilette quotidienne et la douche hebdomadaire pour des ablutions. Elle avait déniché un seau et un récipient, disposé des serviettes et aidait Avani à s'asperger dans la petite salle de bain attenante à la chambre. Le jour où l'eau ruissela jusque dans le corridor et qu'un visiteur faillit glisser dans une flaque, le barrage de tolérance déjà fissuré, céda. Et lorsqu'on vit Anastasia sortir de la chambre, affublée d'un collier de fleurs faites de retailles, le mot «ridicule», comme une vague, déferla. Qui en se retirant

laissa sur la grève des sentiments mêlés : de l'incrédulité, de l'indignation, des moues, du dépit, des haussements d'épaules, des fous rires. Comme des coquillages épars.

Si bien qu'on se décida pour un interprète. Je fus chargée de la tenue de la rencontre et le jour dit, je réussis par quelques gestes et en évoquant d'un mot sa langue à annoncer à Avani cette visite pour l'après-midi. Comme ravivée par la nouvelle, elle me désigna son miroir et son peigne. Elle sortit d'un de ses sacs un voile de mousseline et d'un habile drapé s'en coiffa. Elle déplora ses dents gâtées et, par coquetterie, tint devant sa bouche un mouchoir fin à la manière de Joséphine de Beauharnais.

À l'arrivée de l'interprète dans sa chambre, Avani prit les mains de cette femme qui pouvait la comprendre et pleura. Puis elle parla avec vivacité et sous l'effet de la traduction, des mots, jusque-là vides, furent réanimés, échangés, des bribes d'histoire racontées.

Elle dit : « Ma famille a été décimée là-bas. Je leur ai échappé. J'ai erré longtemps. Je suis seule ici. »

Elle dit : « Je suis une vieille femme maintenant. »

Elle dit : « J'habitais avec mes parents une petite ville du désert. Il y avait des fleurs dans le jardin. »

Je m'étais assise à côté d'Anastasia, regardant avec elle l'atlas ouvert sur ses genoux et j'écoutais Avani raconter son périple. Elle aurait parlé des heures. Mais on rappela que le temps accordé à l'interprète était compté. Et que les questions à poser devaient être précises, utiles. Les réponses tant attendues devaient permettre enfin de prendre soin d'elle de façon efficace.

Elle dit alors : « Mon thé, je ne le bois qu'avec du lait de chèvre. »

Elle dit encore : « Je veux des papiers de soie de couleur et des ciseaux pour faire des fleurs. »

Au milieu des questions, Avani s'échappa. Son esprit, enhardi par les souvenirs que les mots échangés avaient ravivés, vaqua vers des régions et des temps lointains. Elle se rappela les équipées à dos de dromadaire qu'elle faisait petite avec ses parents pour se rendre jusqu'au village où vivait son grand-père, dans la belle maison où ils étaient attendus. Le voyage prenait du temps. Sur la route les troupeaux de chèvres ralentissaient le rythme chaloupé

des dromadaires. La maison de son grand-père était vaste et les jardins y succédaient aux terrasses. Alors qu'Avani se remémorait la chambre qui lui était destinée, ombragée de jalousies, une remarque se fit plus insistante : « Vous criez souvent. »

Elle répondit, craintive comme une enfant et un peu étourdie par ce mélange des temps : « La nuit je crie parce que j'ai peur ; des ombres se glissent dans ma chambre ; elles se moquent de moi. »

Elle dit aussi, furieuse, criant presque et maintenant tout à fait présente : « Je crie parce que je ne veux pas d'homme pour m'assister à ma toilette. »

Malgré un élan d'empathie, on s'étonna quand même que la puissance des cris soit, somme toute, sans commune mesure avec une situation très ordinaire : personnel à gérer, tâches à répartir, budget à resserrer, sexe à ne pas discriminer. La traductrice, tant bien que mal, s'essaya à des équivalents pour transmettre des mots tels que « rationalisation », « ratio », « tâche », « adaptation ».

Cela n'ébranla pas Avani. Jamais, auprès d'elle, un homme n'était intervenu dans l'univers réservé des gestes de femmes. Comment aurait-elle pu même l'imaginer ? Il y avait toujours une femme pour cela. L'idée même la révoltait et que cela puisse lui arriver à elle, ici, maintenant, de rage, l'étranglait... Les hommes. D'abord les jeux, les rires, tous enfants mêlés. Et puis, le voile de mousseline qu'on ramène furtivement sur le visage à leur passage. L'esquive et la séduction. Les appartements aux fenêtres ajourées qui préservent du regard des hommes. C'est cela qu'elle avait connu jeune fille...

... Oui, c'est ensuite que le monde s'était effondré et que toute sa vie avait basculé...

Mais un homme l'aidant à ses ablutions!... Et alors que l'interprète lui pose d'autres questions, sur le visage d'Avani si impassible d'habitude, des frémissements se succèdent. Comme des sentiments mêlés. Fâchée. Incrédule ? Puis, peut-être, dépitée. Et voilà qu'elle sourit. Et qu'un grand rire soudain la secoue, comme une vague !

On lui demande pourquoi, en la circonstance, ce rire.

Avani cherche à expliquer comment cette situation la trouble.

« Oui, mais ce rire ? »

Avani ne peut le dire. Même avec l'aide de la traductrice elle ne trouve pas le mot qui dirait en même temps le chemin pris par le fil des pensées et des souvenirs et la cascade de ses émois, son indignation, sa colère, son étonnement, fondus à présent dans ce fou rire (... résurrection furtive d'un souvenir qu'elle tait : quelque histoire chuchotée entre filles dans le grand secret du *zenana*, les appartements réservés des femmes). Elle pressent qu'il y a un mot pour dire tout cela, mais maintenant, elle ne le trouve pas.

*

Avani ne livra pas tous ses secrets lors de cette rencontre.

Mais ses mots pour traduire ses velléités, ses espoirs et ses souvenirs avaient esquissé son univers et rendu le grain de sa personnalité.

Avani ne fit pas de demandes pratiques et raisonnables auxquelles il aurait été aisé de répondre.

Mais lorsqu'Anastasia, envers et contre toutes les normes sanitaires en vigueur, rapporta du lait de chèvre d'un lointain quartier de la ville, Avani sortit d'un de ses sacs en plastique deux tasses à thé en porcelaine finement décorée enveloppées dans des linges blancs.

Avani avait eu de la difficulté à retrouver quelques mots de sa langue maternelle. Ceux-ci lui échappaient, malgré sa volubilité. À ses bizarreries déjà connues et dont on n'avait pu, malgré les efforts diagnostiques, préciser les causes, fallait-il ajouter un déclin du langage ?

Mais peu de jours après la rencontre, alors que j'allais dans sa chambre pour la saluer, Avani prit un papier sur lequel elle écrivit avec application :

हास्यास्पद

L'écriture était affirmée et sûre malgré un léger tremblement dans la main. Elle me tendit la feuille. Je regardai le mot que je ne pouvais même pas prononcer et fis à Avani un geste d'impuissance et d'incompréhension.

Elle mima alors un fou rire : ce mot qu'elle venait d'écrire, je compris que c'était celui-là qu'elle cherchait lors de la rencontre, qui lui avait manqué et qui depuis lui était revenu. Je lui signifiai que je gardais le papier dans l'espoir d'une prochaine traduction.

*

Le temps passa. Je pris avec elle l'habitude de brèves visites où elle m'accueillait d'un simple geste : elle appliquait ses paumes sur ses yeux, puis me présentait ses mains ouvertes. Je lui adressais alors ce même geste en retour un peu comme on fait d'un baiser qu'on envoie, comme une marque d'estime et une salutation ; et je la quittais.

Et puis sa santé s'altéra. Sa bouche édentée, maintenant invaginée, se fit muette. Ses gestes perdirent leur fluidité. Ses yeux cependant gardèrent leur intensité. Anastasia redoubla d'attention pour elle.

Avani mourut. Je glissai précieusement dans mon carnet intime la seule trace que je possédais d'elle : le papier où elle avait inscrit le mot non déchiffré et qui conservait son énigme.

Quelques années plus tard, je visitai son pays. J'avais traversé le désert qui avait été le sien et j'y avais vu les bougainvillées qui fleurissaient dans les jardins. Maintenant, le périple se poursuivait vers la ville sainte. Par la fenêtre du train qui m'y conduisait, j'avais contemplé les eaux du fleuve sacré que le chemin de fer longeait. Mais après un interminable voyage alors que nous n'étions plus qu'à une centaine de kilomètres de notre destination, le train s'arrêta pendant plusieurs heures, le trafic perturbé. Il fallait tuer le temps et je discutais avec mes amis, natifs de la région. Avani me revint à l'esprit et j'évoquai pour eux l'histoire de cette femme qui avait vécu dans le désert et qui avait fini ses jours bien loin de là. Je fouillai dans mes affaires et fus heureuse de retrouver dans mon carnet le mot que j'avais conservé. Avec émotion et fierté, je tendis à mes compagnons le papier où Avani avait écrit minutieusement : हास्यास्पद.

Ils firent pivoter la feuille que je leur présentais malgré moi à l'envers, analphabète que j'étais dans cette langue. Chacun eut une mimique différente à la lecture du mot, comme si ce dernier ne signifiait pas la même chose pour tous. L'un fit une moue interrogative, l'autre moqueuse, celui-là, une moue indignée et l'autre encore se contenta d'un haussement d'épaules. Je reconnus sur chacune de leurs figures, chacun des émois qui s'étaient succédé sur le seul visage d'Avani pour être balayés par ce fameux fou rire le jour où elle avait dit non aux hommes, pour ses soins. L'un de mes compagnons leva les yeux du papier, me regarda et dit :

« It means ridiculous! »